

Les trois temps de l'écologie

Jonathan Durand Folco

Numéro 326, hiver 2020

60 ans de luttes et d'idées. 2. La déroute des héros

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand Folco, J. (2020). Les trois temps de l'écologie. *Liberté*, (326), 51–54.

Les trois temps de l'écologie

Entre science, culture et politique, comment le Québec est devenu écolo.

Par Jonathan Durand Folco

Descartes disait que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. À quelques exceptions près, la majorité de nos contemporains recyclent, compostent, évitent de gaspiller l'eau et reconnaissent l'existence d'une crise environnementale majeure, même si nous peinons à imaginer son ampleur. Malgré la présence d'une poignée de climatosceptiques, l'inertie collective et la difficulté d'opérer un virage « zéro déchet » dans nos vies, nous ne pouvons plus faire abstraction de l'environnement ni balancer nos déchets par la fenêtre du char au beau milieu de l'autoroute. L'écologie est devenue une nouvelle *conscience morale*, une voix intérieure qui scrute nos gestes quotidiens.

Or, c'est précisément ce « sens commun vert » qui tend à nous faire ignorer (sinon oublier) l'histoire de la pensée écologique. Il n'y a pas si longtemps, des gestes anodins comme manger bio ou délaissier sa voiture pour le vélo étaient perçus comme des comportements marginaux. Nous ne savons même plus qui sont les intellectuels, artistes ou groupes militants qui ont participé à l'émergence de la conscience environnementale et lutté jadis contre les dogmes et les pratiques établies. À part David Suzuki, Steven Guilbeault ou Hubert Reeves, les grands penseurs de l'écologie de chez nous sont inconnus de la vaste majorité des gens.

De surcroît, l'écologie étant associée au slogan « penser mondialement, agir localement », elle paraît indissociable d'une économie mondialisée et d'une humanité interconnectée. Il semble donc étrange, voire grotesque de la considérer d'un point de vue national. Si l'écologie prend aujourd'hui la forme d'une préoccupation universelle, détachée de tout enracinement géographique ou culturel, elle a pourtant pris diverses formes dans le devenir historique des sociétés. Je ne propose pas ici une genèse complète de la conscience écologique québécoise, ni un récit des grandes luttes menées au Québec depuis cinq décennies. En toute humilité, je ferai plutôt un bref survol des figures marquantes qui ont contribué au développement et à la diffusion des idées écologiques au Québec, en traçant la mince esquisse d'un livre qui reste à écrire.

Pour mener cet exercice périlleux, je distinguerai trois grands axes de l'écologie. À mon avis, celle-ci est moins un discours qu'une certaine relation au monde, à soi et aux autres. Il y a d'abord l'écologie entendue comme connaissance du monde objectif et naturel, soit l'écologie scientifique. Il y a ensuite l'écologie comme dimension symbolique et expressive du monde vécu, représentée par des œuvres artistiques et littéraires. Enfin, il y a l'écologie comme critique de l'ordre

établi et projet de société, c'est-à-dire l'écologie militante et politique.

L'héritage de Marie-Victorin

Sur le plan scientifique, le pionnier de l'écologie québécoise est sans contredit le frère Marie-Victorin (1885-1944). Botaniste, grand professeur et écrivain, il est l'auteur du célèbre ouvrage *La flore laurentienne*, qui a répertorié plus de 1500 plantes de la vallée du Saint-Laurent. Passionné de science et de littérature, il publie en 1919 les *Récits laurentiens*, où il témoigne de son amour pour la nature. Comme quoi écologie scientifique et écologie littéraire ne sont pas toujours séparées.

Marie-Victorin est aussi un bâtisseur d'institutions. Il met sur pied le Laboratoire de botanique de l'Université de Montréal en 1920, l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences en 1923, puis l'Association du Jardin botanique de Montréal en 1930. Ces projets sont l'expression d'un désir d'indépendance économique et intellectuelle qui doit passer par la diffusion de la science et la connaissance de la nature. Cette vision représente un prélude à la Révolution tranquille et à son slogan : « Maîtres chez nous ».

L'une des principales disciples de Marie-Victorin est Marcelle Gauvreau (1907-1968), spécialiste des algues marines et grande vulgarisatrice. Chroniqueuse pour *Le Devoir* et la revue du Cercle des Jeunes Naturalistes dans les années 1930, elle devient présidente de la Société canadienne d'histoire naturelle en 1956 et fonde l'École de l'Éveil en 1936. Ce programme d'initiation à l'histoire naturelle, destiné aux enfants de quatre à sept ans, incluait des excursions à la campagne qui permettaient aux jeunes de collectionner plantes, insectes et minéraux.

L'autre grand descendant de Marie-Victorin est Pierre Dansereau (1911-2011). Spécialiste de l'érablière canadienne dans les années 1940, il prend part à la création du mouvement Rassemblement avec André Laurendeau en 1956, puis s'exile aux États-Unis pour une dizaine d'années. De retour au Québec en 1968, il fonde le Centre de recherches écologiques de Montréal, un lieu de recherche interdisciplinaire étudiant les effets du développement industriel sur les écosystèmes. Ce travail d'enquête amène Dansereau à prendre position contre le projet d'aéroport de Mirabel, qu'il considérait comme un désastre écologique.

L'originalité de Dansereau réside dans sa volonté de décloisonner les savoirs; il aborde les sciences naturelles, les sciences sociales et la réflexion humaniste en mariant

éthique, éducation, arts et humanités. Pour Dansereau, les phénomènes de collaboration et d'entraide entre les espèces vivantes sont plus importants que les dynamiques de compétition, et la compréhension des écosystèmes doit inclure celle de l'influence des activités humaines sur les milieux naturels. Dansereau préconisait l'austérité joyeuse et la simplicité volontaire, sans sombrer pour autant dans le moralisme ou le dogmatisme.

Une autre grande héritière de Marie-Victorin est Gisèle Lamoureux (1942-2018). Photographe et spécialiste d'écologie végétale, elle fonde le Groupe Fleurbec en 1973 et publie neuf guides d'identification des plantes comptant plus de 3000 pages et de 1500 photos couleur sur plus de 500 espèces de plantes sauvages de l'est de l'Amérique du Nord. En plus de ses ouvrages qui permettent au commun des mortels d'apprendre à reconnaître les végétaux de différents milieux naturels, Gisèle Lamoureux contribue à la francisation de plus du quart des noms des plantes vasculaires québécoises. Femme très engagée, elle a sensibilisé le grand public à la protection de l'ail des bois et participé à de nombreux combats, dont certains ont permis l'adoption de

Enquêter sur le monde naturel s'accompagne toujours d'un travail d'imagination pour nommer les phénomènes qui nous entourent.



lois et de règlements pour protéger plusieurs espèces végétales au Québec.

Enfin, l'œuvre du grand géographe Louis-Edmond Hamelin, inventeur du concept de « nordicité », demeure incontournable dans l'histoire de l'écologie québécoise. Cet écrivain et linguiste fonde en 1961 le Centre d'études nordiques de l'Université Laval et publie en 1975 *Nordicité canadienne*, un ouvrage d'avant-garde mondialement reconnu. Hamelin est un véritable défricheur de mots qui inventa plus de deux cents néologismes français, dont *pergélisol*, *nordicité*, *hivernité*, *glaciel*, etc. Hamelin représente en quelque sorte le pendant scientifique de la célèbre chanson de Gilles Vigneault, pour qui « mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ». Mettant moins l'accent sur les espèces vivantes que sur le climat et le territoire, son œuvre montre qu'enquêter sur le monde naturel s'accompagne toujours d'un travail d'imagination pour nommer les phénomènes qui nous entourent. La pensée écologique au Québec renvoie

moins au mythe d'une nature vierge et sauvage extérieure à l'humain – contrairement à la *wilderness* de l'imaginaire américain – qu'à la figure du territoire à cultiver et à habiter, qui peuple les contes, les chansons, les romans et la poésie.

La poésie du territoire

Sur le plan artistique et littéraire, la question du territoire interroge la relation du peuple québécois avec son identité, sa culture et le monde en général. Nous en voyons déjà les prémices avec la littérature du terroir du premier tiers du xx^e siècle. Bien que celle-ci soit liée à l'idéologie de conservation et au thème de la survivance, on y remarque une certaine imbrication de la communauté et de la terre, un entrelacement de la tradition et de l'agriculture, un enracinement symbolique dans un territoire à défricher et à cultiver.

Dès l'aube de la Révolution tranquille, le territoire semble moins relever d'un donné ou d'une culture première à préserver contre les changements menaçants apportés par la ville et la modernité que comme un objet de questionnement et de découverte de soi, comme si la quête du territoire prenait la forme d'une culture seconde à travers un processus de stylisation, pour reprendre la belle formule de Fernand Dumont.

L'un des principaux représentants de cette écologie poétique est sans doute le poète, écrivain, dramaturge, animateur de radio et cinéaste Pierre Perrault. Largement connu pour sa trilogie de L'Isle-aux-Coudres et son film *Pour la suite du monde*, Perrault n'a jamais cessé de s'intéresser à la parole vernaculaire et aux multiples visages du territoire québécois, dans ses essais, ses poèmes et son cinéma direct. Il y a chez Perrault une écriture du territoire, pour reprendre l'expression de Daniel Laforest, que ce soit dans les figures du fleuve, le paysage abitibien, la toundra, la ville, ou encore les territoires autochtones du Grand Nord.

Il y a aussi chez Perrault une révolte contre le processus de dépossession économique et culturelle lié à la modernité capitaliste, qui prive les communautés (québécoises, autochtones, insulaires, minoritaires) de leurs territoires et de leur savoir-faire. Comme le note Olivier Ducharme dans son essai *À bout de patience*, on voit dans son œuvre une critique de la prolétarianisation, de la perte des savoirs, qui permettaient par exemple de bâtir des goélettes, de la colonisation des Premières Nations, de l'effritement des façons d'entrer en relation avec le monde et de nommer les choses qui nous entourent. La fascination de Perrault pour le parler populaire et les pratiques sociales tirées de la pré-modernité évoque aussi une sensibilité écologique qui cherche à rendre visibles d'autres façons d'exister et de se bâtir une place dans le monde. Dalie Giroux l'exprime avec éloquence : « Pour Perrault, la parole est dépositaire des rudiments de cette manière de vivre, qui est manière de la terre et manière de la mer, manière du pain et de la pêche, manière du cidre et du capitaine, et aussi sueur du défricheur, piste du chasseur, c'est-à-dire, dans cette manière de vivre, qu'il s'agit d'une manière d'habiter. »

Un autre représentant de cette écologie littéraire est le poète, romancier, ornithologue et animateur de radio Pierre Morency. Chroniqueur à Radio-Canada à la fin des années 1960, il mène une série d'émissions sur la nature où il décrit avec passion le rythme des saisons, lacs, forêts, champs,

îles du fleuve et le merveilleux monde des oiseaux. Morency cherche à marier l'art de l'observation, la justesse du langage et une dose de poésie pour rendre vivante notre relation à la nature.

Les thèmes du territoire, la toundra, l'américanité et l'autochtonie reviennent également dans la poésie du Nord du médecin et écrivain Jean Désy, l'œuvre du géographe, poète et essayiste Jean Morisset, ou encore du sculpteur, dessinateur, graveur et artiste visuel René Derouin. Nous pouvons ainsi discerner des airs de famille dans ces œuvres qui incarnent une sorte d'art-territoire ou de géopoétique, laquelle est définie par Kenneth White comme un champ de recherche et de création orienté vers l'exploration du rapport sensible et intelligent à la terre, à l'espace qui environne l'humain, en faisant converger la science, la philosophie, les arts et la littérature. Les liens entre la terre et la parole montrent combien il nous importe de faire le récit de notre relation à la nature et à quel point elle embrasse peut-être une part insondable de ce que nous sommes.

Enfin, l'artiste-écologiste dont l'œuvre et l'engagement militant semblent le plus être en concordance est sans doute Frédéric Back (1924-2013). Ce peintre, illustrateur, muraliste et cinéaste de renommée internationale est principalement connu pour son film *L'homme qui plantait des arbres* (1987), lequel lui a valu un Oscar. Dans les années 1970, il se lance dans le cinéma d'animation, qui était pour lui un moyen de partager son message écologiste avec la population et de sensibiliser celle-ci aux enjeux environnementaux. Frédéric Back participe à la création de la Société pour vaincre la pollution en 1971 et de la Société québécoise pour la défense des animaux en 1976. Intervenant régulièrement dans les écoles, illustrant ses idées dans des livres et des documentaires, il combinait art et politique par un patient travail d'éducation populaire.

Entre environnementalisme et écologie radicale

Frédéric Back, tout comme les autres écologistes de sa génération, s'inscrit dans le sillage du mouvement vert des années 1970, prélude au militantisme écologique d'aujourd'hui. Bien que des organisations dites conservationnistes et environnementalistes existaient depuis plusieurs années (pensons au Cercle des naturalistes évoqué plus haut), nous voyons apparaître un nouveau mouvement social plus militant qui met à l'avant-scène les enjeux écologiques par des moyens de pression et une participation accrue aux débats publics.

Dans son *Histoire dissidente du mouvement écologiste au Québec* (2014), Philippe Saint-Hilaire-Gravel aborde les moments fondateurs de ce mouvement. « En 1972, c'est la formation du Comité de défense de la Baie-James [...] En 1973, le premier texte de pensée écologiste québécoise d'envergure internationale paraît, avec la publication du livre *Inscape and Landscape* de Pierre Dansereau. Cette même année, la crise du pétrole s'amorce. C'est dans un contexte de remise en question des limites du modèle dominant que l'écologie s'articule. »

Et c'est en 1977 que le mouvement vert prend son essor, lors de la mobilisation contre le projet de construction de la centrale nucléaire Gentilly II. Émerge alors le Front commun

antinucléaire, qui regroupe une quinzaine d'organismes québécois, dont la Société contre la pollution atmosphérique, le Projet banque d'information, Contact-Conservation, le Groupe écologique Maisonneuve, le Monde à bicyclette, le Mouvement pour l'agriculture biologique, Sauvons Montréal, et plusieurs groupes locaux de Trois-Rivières, de Sainte-Croix de Lotbinière et d'Alma.

Frédéric Back combinait art et politique par un patient travail d'éducation populaire.



Or, une division idéologique survient très tôt au sein du mouvement. Comme le rappelle Jean-Guy Vaillancourt (« Le mouvement vert au Québec », 1995), il y a d'un côté des environnementalistes centristes ou modérés, dont le travail est axé sur la lutte contre la pollution et la défense des droits environnementaux. Disons brièvement que cette tendance met en lumière les conséquences environnementales de certains projets de développement et des enjeux de société, sans remettre en question les fondements structurels de celle-ci. La Société pour vaincre la pollution joue un rôle clé à cet égard, en informant la population et en alertant l'État sur des enjeux aussi divers que le traitement des eaux usées, la pollution de l'air, l'épandage d'insecticide, la pollution par le mercure et les hydrocarbures, etc.

D'un autre côté, il y a des groupes plus radicaux qui se réclament davantage de l'écologisme que de l'environnementalisme et qui mettent en avant une critique féroce du capitalisme et de la société industrielle. Les AmiEs de la Terre de Québec, créé en 1978, est sans doute l'organisme le plus représentatif de cette tendance. Le Manifeste du regroupement écologique québécois, publié en 1978, donne le ton : « Elle est révolue l'époque où l'écologiste limitait son action à protéger les plantes et les animaux et où il se sentait presque obligé de s'opposer à tout développement. La principale cause de la crise écologique nous paraît être la logique du profit et de l'accumulation du capital [...] Notre objectif ultime est de bâtir une société où les gens vivront et travailleront en harmonie avec leur environnement et avec eux-mêmes, sans rapports d'exploitation, d'oppression ou de domination. »

Un protagoniste incontournable de ce mouvement est l'ingénieur forestier Michel Jurdant (1933-1984). Cofondateur des AmiEs de la Terre de Québec, il est le grand passeur des idées de l'écologie radicale au Québec, fondées sur la pensée d'Ivan Illich, André Gorz, Murray Bookchin, René Dumont, Jacques Ellul et Ernst F. Schumacher. Jurdant soutient qu'écologie et politique ne peuvent être dissociées; non seulement l'action politique a un rôle central à jouer pour

surmonter la crise écologique, mais l'écologie elle-même représente un projet politique. Il contribue à diffuser la critique de la croissance, du pouvoir technocratique et du gigantisme, mais aussi à esquisser les contours d'un projet de société écologique, solidaire et décentralisée.

Pour y parvenir, il propose une révolution écologiste qui s'oppose autant au capitalisme qu'au socialisme soviétique bureaucratise, en s'appuyant sur « quatre grands principes écologiques : diversité, autorégulation, sagesse et équité ». Dans son livre *Le défi écologiste* (1984), Jurdant ébauche un véritable programme politique écologiste qui combine autogestion, anti-productivisme, technologies douces, autonomie de la société civile et solidarité internationale.

Un autre élément original de son projet de société est sa vision d'une souveraineté de bas en haut, combinant indépendance et confédération des communautés de base. « Par exemple, les Quartiers pourraient se regrouper ou se fédérer en Villes, les Villages en fédération de villages qu'on pourrait appeler Terroirs; Villes et Terroirs pourraient se fédérer en Régions, les Régions formant un Pays; le Continent et la Planète sont évidemment des niveaux dont l'autorité déléguée touchera à des problèmes comme la protection des océans, le droit international, etc. » Jurdant anticipe ainsi des idées et des perspectives comme la décroissance, l'éc-socialisme, l'écologie sociale et le municipalisme, qui refont surface depuis une vingtaine d'années dans des maisons d'édition comme Écosociété.

Les femmes au cœur de l'écologie d'aujourd'hui

Depuis les années 2000, nous voyons encore certains clivages qui opposent l'approche environnementaliste des grandes organisations établies, comme Équiterre, Greenpeace et la fondation David Suzuki, et celle des associations militantes, radicales et *grassroots* regroupées autour du Réseau québécois des groupes écologistes. Malgré plusieurs convergences, coalitions et victoires contre de grands projets industriels nocifs pour l'environnement (projet du Suroît, port pétrolier de Cacouna, projet Rabaska, exploitation des gaz de schiste, oléoduc Énergie Est, etc.), il semble toujours y avoir un déséquilibre dans la visibilité des différentes figures du mouvement écologiste.

Plusieurs notent à ce titre une division sexiste du travail militant, où les porte-paroles plus visibles dans les médias sont davantage des hommes, appartenant aux grandes organisations (comme Steven Guilbeault, Sidney Ribaux, Karel Mayrand, Dominic Champagne), comparativement aux innombrables militantes de l'ombre qui s'occupent de tâches tout aussi utiles mais invisibles : travail relationnel, tâches ménagères, secrétariat, communications, travail de soutien et de *care*, etc. Paradoxalement, le leadership du mouvement écologiste contemporain est plus que jamais porté par des femmes.

Une autre caractéristique marquante du mouvement écologiste contemporain est la résurgence des mobilisations autochtones, lesquelles sont souvent liées à la protection du territoire et des milieux de vie. Le Québec assiste actuellement à l'émergence d'une génération de jeunes femmes autochtones extrêmement dynamiques (dont Melissa Mollen Dupuis, Widia Larivière et Natasha Kanapé

Fontaine), lesquelles côtoient des militantes plus âgées comme Ellen Gabriel ou Sheila Watt-Cloutier, qui a reçu le prix Nobel alternatif en 2015.

Outre leur implication dans l'écologisme autochtone, les femmes jouent un rôle de premier plan dans les domaines de la question alimentaire, en participant par exemple à la diffusion de pratiques liées à l'usage des plantes médicinales et nourricières (Isabelle Kun-Nipiu Falardeau, Ariane Paré-Le Gal), du véganisme et de l'éthique animale (Élise Desaulniers), et de l'agriculture de proximité, biologique et soutenue par la communauté (Laure Waridel, cofondatrice d'Équiterre). Il y a aussi des scientifiques et des professeures universitaires engagées qui participent aux luttes environnementales, à l'instar de Lucie Sauvé (spécialiste de l'écocitoyenneté et de l'éducation relative à l'environnement à l'UQAM) ou de Catherine Potvin (spécialiste mondiale de l'écologie forestière).

Cela dit, l'implication des femmes dans l'écologie militante ne date pas d'hier. En témoigne l'engagement de l'écrivaine et féministe Hélène Pedneault, qui cofonda l'organisme Eau Secours en 1997, ou encore de Claire Morissette, militante du vélo des années 1970 qui cofonda l'organisme Cyclo Nord-Sud et Communauto à la fin des années 1990. Ces femmes, décédées il y a une dizaine d'années, ont fait place à une génération de jeunes militantes qui évoluent aujourd'hui à l'heure de l'urgence climatique, du besoin de rompre avec la logique de la croissance infinie et d'amorcer une transition vers un nouveau paradigme de civilisation.

Ce survol certes lacunaire montre déjà certaines relations entre les trois écologies. La recherche scientifique sur les écosystèmes et sa diffusion dans le grand public impliquent le recours à la création, à la parole et aux images. Ce travail de symbolisation du réel met en rapport des analyses des milieux naturels, la compréhension des sociétés humaines et le besoin de prendre position pour protéger ce qui risque d'être dévasté par le modèle de développement économique dominant. Ainsi, le monde naturel, le monde social et le monde vécu ne peuvent être cloisonnés au sein du mouvement écologiste.

Si la pensée écologique se concentre souvent sur certaines préoccupations précises, et entre parfois en contradiction avec elle-même dans des tensions opposant tendances plus modérées et radicales, elle ne saurait se réduire à une simple idée, figure surplombante ou événement fondateur. Emportée dans le tourment de la modernité avancée, reprenant à son compte les grands enjeux du siècle et les débats qui fusent à l'échelle internationale, elle représente une constellation complexe qui trace, sur le territoire québécois, une trajectoire singulière qui reste encore à écrire et à expérimenter. ●

Jonathan Durand Folco est professeur à l'Université Saint-Paul, directeur de l'École d'innovation sociale Elisabeth-Bruyère et auteur du livre *À nous la ville! Traité de municipalisme* (Écosociété, 2017).